

Katerine Savard



FESTIVAL DE CANNES
SÉLECTION OFFICIELLE
2020

Ariane Mainville

Nadia, Butterfly



UN FILM DE PASCAL PLANTE

WaZabi Films & Les Alchimistes présentent une production Nemesis Films un film écrit & réalisé par Pascal Plante produit par Dominique Dussault
avec Katerine Savard Ariane Mainville Caillin McMurray Hilary Caldwell Pierre-Yves Cardinal John Ralston
direction de la photographie Stéphanie Weber Biron conception artistique Joëlle Péloquin création des costumes Renée Sawtelle maquillage Tammy-Lou Pate
son Martyne Morin, Olivier Calvert, Stéphane Bergeron montage Amélie Labrèche



Québec

TELEFILM
CANADA

Québec

Canada

CALO

POST
MONTAGE

difuze

RADIO-CANADA

MAISON

4/3

WaZabi

Les Alchimistes

alchimistes films dossier de presse

Nadia, Butterfly

UN FILM DE PASCAL PLANTE



SORTIE LE 04 AOÛT 2021

1h47 - Québec - 2020 - 5.1

Contacts

Distribution

Les Alchimistes

Timothée Donay & Violaine Harchin

8 rue Armand Carrel

59000 LILLE

03 74 67 65 92



Presse

Ciné-Sud Promotion

Claire Viroulaud

claire@cinesudpromotion.com

01 44 54 54 77



Programmation

Timothée Donay

timothee@alchimistesfilms.com

03 74 67 65 92 / 06 79 36 23 29

Jérémie Pottier-Grosman

jeremie@alchimistesfilms.com

06 50 40 24 00



Partenariats

Violaine Harchin

violaine@alchimistesfilms.com

06 18 46 24 58



Communication

Zoé Belpaume

communication@alchimistesfilms.com



Commande de matériel

Maxime Defraeye

distribution@alchimistesfilms.com

03 74 67 65 92

Synopsis

À 23 ans, Nadia prend la décision controversée de se retirer de la natation professionnelle et de s'affranchir d'une vie de sacrifices. Après une dernière course, les excès cachés du Village olympique offrent à Nadia un nouveau souffle de liberté. Mais à mesure qu'elle plonge dans l'inconnu, les doutes surgissent : qui est-elle réellement ?



Entretien avec Pascal Plante

Quelle a été la motivation première derrière *Nadia, Butterfly* ?

Je voulais faire une incursion sociologique dans l'envers du décor olympique. Proposer un point de vue différent de celui capté tous les quatre ans par les caméras de retransmission. Les Jeux Olympiques, c'est un peu le Las Vegas du sport : ce qu'on en montre est toujours très beau, très glamour, très policé. Mais la réalité est très différente. On est loin du conte de fée tout rose... Je voulais capter tout ce que les caméras officielles ne regardent pas.

Avant de vous tourner vers le cinéma, vous avez vous-même été un nageur de haut niveau. Quel a été votre parcours ?

La natation a pris une grande place dans ma vie pendant longtemps. À 19 ans, quand j'ai passé les essais olympiques pour les Jeux de Pékin 2008, je devais être dans le top 15 des nageurs canadiens. Mais pour les Jeux Olympiques, ils prennent les deux meilleurs. Si j'avais voulu faire des compétitions internationales, il m'aurait fallu passer à un niveau supérieur, me dévouer entièrement à la natation. J'étais à l'aube de la vingtaine, un âge où on se définit beaucoup, où on change, où on devient la personne qu'on a envie de devenir. Se lancer à pieds joints dans une carrière intrinsèquement temporaire, vouée à se terminer à 30 ans, c'est un gros pari. À l'époque, j'avais déjà d'autres intérêts. Parmi les autres nageurs, j'étais l'artiste, le cinéphile. Ma transition d'une passion à l'autre a été facile.

Comment en êtes-vous venu à mettre votre expérience sportive au service d'un film ?

J'y pense depuis 2013. Mais j'avais conscience qu'il me faudrait des ressources pour tourner ce projet, des ressources que je n'aurais jamais eues pour un premier film. Donc j'ai d'abord fait *Les Faux Les Tatouages*, que j'ai tourné avec très peu de moyens en 2016. Le film a eu une très belle vie en festival - on est allés à la Berlinale - il m'a permis d'obtenir les moyens de tourner *Nadia, Butterfly*. Ma productrice, Dominique Dussault, a été une alliée en or. Elle s'est impliquée dans chacune des étapes, je ne la remercierai jamais assez. Dans nos demandes de subventions, on indiquait qu'on espérait tourner en 2019 pour pouvoir sortir le film durant les Jeux Olympiques de 2020. C'était un argument de poids. Et tout s'est bien aligné. Le film est prêt depuis le mois de février 2020, mais la pandémie est passée par là et tous nos plans ont été chamboulés...

Le film a fait partie de la sélection officielle du Festival de Cannes 2020. L'annonce est tombée durant le premier confinement, comment avez-vous réagi ?

C'était l'effet montagnes russes ! Quand ça a été annoncé, j'avais déjà le nez dans un nouveau scénario. L'avenir de *Nadia, Butterfly* était incertain, on était en pleine quarantaine. La Quinzaine des réalisateurs avait aimé le film. Ils nous ont dit qu'ils l'auraient sélectionné si le festival avait eu lieu. C'était encourageant, mais on était aussi dépités de cette occasion manquée. Quand la sélection officielle est tombée le 3 juin, ça a été une surprise totale !



Le film se déroule aux Jeux Olympiques de Tokyo. Comment s'est déroulé le tournage au Japon ?

On a tourné 16 jours à Montréal et 4 jours à Tokyo. On en avait prévu un cinquième au cas où, parce qu'on était en pleine période des typhons. La météo aurait pu nous jouer des tours. Mais on a eu de la chance. Il a fait nuageux tout le temps, pour la continuité c'était parfait ! C'était une vraie responsabilité de tourner dans une culture que je connais peu. Je m'y suis rendu deux semaines en repérage, auparavant je n'y avais jamais mis les pieds. La ville de Tokyo s'est imposée parce que les Jeux Olympiques devaient s'y passer, ce n'était pas un choix artistique à proprement parler, mais ça a été une expérience magique. Ma plus grosse préoccupation était d'éviter de filmer la ville comme un touriste, même si Nadia en est un peu une malgré tout. On a essayé d'être le plus authentique possible, de ne surtout pas faire de l'exotisme mal placé.

On dit de vous que vous êtes un cinéaste de fiction à l'approche documentaire. Dans *Nadia, Butterfly* comme dans *Les Faux Tatouages* [le premier film de Pascal Plante], comment cherchez-vous à faire oublier votre caméra ?

J'utilise beaucoup de plans-séquences mais des plans-séquences le moins tape-à-l'œil possible... L'idée n'est pas d'être flashy ou flamboyant, mais au plus près de mes personnages. Dans cet esprit, la mise en scène de *Nadia, Butterfly* est plus travaillée que celle, très minimaliste, des *Faux Tatouages*, mais j'espère ne pas avoir franchi la ligne jaune de la frime ! Au contraire, je conçois ces plans-séquences comme un moyen d'oublier la mise en scène, d'oublier qu'un réalisateur omniscient tire les ficelles.

La séquence de la compétition est époustouflante. Comment l'avez-vous conçue ?

On voulait faire l'inverse de ce qu'une couverture olympique aurait montré. Le plan-séquence s'est rapidement imposé. Mais il n'a été possible que grâce à l'implication de nos nageuses olympiques et à l'effort qu'elles ont fourni. À mon grand regret, il y a peu de films de sports qui mettent en scène un véritable effort physique. Les réalisateurs utilisent souvent les trucs et astuces du cinéma : le montage, les mouvements de caméra, les effets spéciaux... À l'arrivée, les scènes de sport deviennent les scènes les plus escamotées du film. Notre pari était de montrer cet effort physique ininterrompu pour créer une connexion émotionnelle avec la performance. Je suis un grand fan

de films musicaux, notamment ceux de Fred Astaire et Ginger Rogers. Leurs scènes de danse sont des plans-séquences ! On les voit à chaque instant, c'est évident que c'est eux, ils n'ont pas de doublure. Ces personnages auxquels tu t'attaches depuis le début du film, tu les vois effectuer une réelle performance sous tes yeux. C'est magique ! C'est la sensation de laquelle on a voulu se rapprocher.

Cette scène a-t-elle été compliquée à tourner ?

C'est en tout cas le jour où j'ai été le plus stressé ! J'ai fait les cent pas autour de la piscine... On devait la réussir dès la première prise, parce que l'implication des nageuses était conséquente. Elles y allaient à 100%. Si quelque chose s'était mal passé, il aurait fallu attendre deux heures avant de tenter une nouvelle prise. Les efforts intenses comme ceux-là sont rudes pour le corps. On a fait beaucoup de répétitions avec une doublure, pour ne pas monopoliser ni épuiser Katerine. Stéphanie Weber Biron, la chef opératrice, manœuvrait la caméra, qui était d'ailleurs dans la piscine, sur une planche soutenue par un système de poulie. C'était très stressant pour tout le monde. Il fallait que ça marche : si le plan-séquence n'avait pas fonctionné, on n'aurait pas pu le rattraper au montage... Je pense que cette approche un peu kamikaze de penser un plan me vient de mon passé d'athlète, de ma recherche d'adrénaline.

Tout au long du film, et jusqu'au film annonce d'ailleurs, on sent une attention toute particulière au son. Comment l'avez-vous pensé ?

Effectivement, on a pensé ce *teaser* comme un véritable objet sonore. On y a prêté une grande attention : on ne voulait surtout pas trop en montrer, mais évoquer, surtout par le son, les thématiques qu'on voulait aborder. Le cheminement interne, le doute, les questions incessantes... J'aime travailler sur le son. A l'école, j'étais assez frileux à l'idée de superviser l'image. Ce que j'aimais, c'était raconter des histoires. La technique du cinéma, il m'a fallu l'appivoiser... Le travail du son n'était pas très populaire au sein de ma promotion, donc je suis vite devenu le preneur de son attiré de la bande ! J'adore la prise de son, on est aux premières loges, pratiquement entre le réalisateur et les comédiens. *Nadia, Butterfly* m'a offert une grande liberté. Le film est par moment très naturaliste, mais il est traversé par des souffles plus oniriques, plus poétiques. On s'est même permis quelques envolées lyriques ! J'ai aussi prêté une grande attention aux sons de natation. Je voulais que les styles de nages puissent se reconnaître à l'oreille. Quand on ne fait pas partie de ce milieu-là, on ne peut pas toujours faire la différence. J'avais l'avantage de l'expérience.



Comme dans *Les Faux Tatouages*, la musique de *Nadia, Butterfly* a un rôle à la fois introspectif et cathartique. C'est une double casquette intéressante.

On fait des films qui nous ressemblent. Je suis très mélomane, la musique m'inspire. Pendant l'écriture, j'écoutais beaucoup Grouper, le projet de la musicienne Liz Harris. C'est une musique très planante, éthérée. Elle a nourri l'état d'esprit dans lequel j'étais. La musique m'inspire des images, des sensations, parfois même des bouts d'histoire. Puis elle revient en force dans le film. Le ton de *Nadia, Butterfly* se prêtait parfaitement au spleen. La chanson de Beach House qui clôt le film en est un peu la musique-totem : aérienne, introspective mais aussi très populaire. Le choix d'Avril Lavigne pour une scène importante du film est très différent. Les sportifs vivent au quotidien dans un régime sans arrêt régi par des règles, comme des grands enfants. Ils font ce que leur coach leur dit de faire, mangent ce que leur nutritionniste leur dit de manger, suivent un protocole très précis durant les compétitions... Leur vie est contrôlée de toute part ! Comme beaucoup d'athlètes, Nadia a parfois un côté immature. La chanson d'Avril Lavigne est là pour le faire ressortir. «Complicated», c'est l'adolescence, la joie de vivre, l'envie de sautiller sur place. Comme des enfants !

Pour aborder la retraite sportive de Nadia, vous êtes-vous inspiré de votre propre expérience ou de celle de vos amis ?

Grâce à ma passion du cinéma, la mienne s'est faite en douceur. Pour d'autres, c'est plus difficile. Il existe même un terme médical : le blues post-olympique. Imaginez un dieu grec qui tomberait brutalement de l'Olympe ! C'est vécu de cette manière. Combien de gens sur Terre peuvent dire au cours de leur vie : « j'ai fait partie des meilleurs au monde » ? C'est le cas des athlètes. Et au moment de leur retraite, ils se retrouvent avec un grand retard social. Ils retombent au bas de l'échelle après avoir vécu des années très intenses. Certains sont mieux préparés que d'autres. Ariane Mainville, une des nageuses du film, a déjà une carrière de designer d'intérieur. Elle arrive à gérer son travail et la natation à temps plein, comme une championne. Mais c'est très exceptionnel.

Vous êtes-vous demandé comment réaliser un film sur le sport qui ne parle pas qu'aux amateurs de sport ?

Dès l'écriture, ce n'est pas vers des films de sport que je me suis tourné pour aborder la psychologie de l'athlète. Je l'ai retrouvée dans *Whiplash* de Damien Chazelle. Le héros est batteur de jazz, mais il est tellement concentré sur sa volonté d'être le meilleur qu'il met de côté tout le reste : sa vie, sa copine... Je pense que c'est un peu aberrant pour 99% de la population, mais l'athlète en moi, lui, le comprend très bien. J'aime aussi beaucoup *The Rider* de Chloé Zhao, qui se passe dans le monde du rodéo aux Etats-Unis. C'est un beau film sur le point de bascule d'un homme qui ne peut plus poursuivre sa passion. Mes références n'étaient donc pas du tout des films de sportifs. J'aspirais à plus d'universalité. Je pense que tous les gens qui ont vécu quelque chose de très intense dans leur vie ou qui ont opéré un grand changement dans leur quotidien peuvent s'y retrouver.

Pourtant, dans les entraînements, les étirements, les soins, tout sonne très vrai. On sent que vous cherchiez à rendre hommage à ce sport en en parlant le plus précisément possible.

Je voulais que les spectateurs qui s'y connaissent en natation y retrouvent des sensations familières. Il était aussi important pour moi de ne pas édulcorer le jargon du milieu. On ne voulait pas le rendre universellement intelligible. Quand je regarde une fiction qui se veut une incursion sociologique dans un monde précis, tant qu'elle est réussie, je me moque de ne pas comprendre toutes les expressions. Dans *L'Esquive* de Kechiche, on voit la jeunesse de banlieue dans tout ce qu'elle a de plus brut. On se moque de ne pas comprendre tout ce qui y est dit. Je ne voulais pas m'adresser aux non-initiés et paraître fade. La ligne entre les deux est mince, on a cherché à trouver le juste milieu : être accessible à tous mais rester au plus proche de la réalité des sportifs.



Vous connaissez évidemment bien le monde de la natation. Y a-t-il des éléments sur lesquels vous avez dû vous renseigner pour être le plus juste possible ?

Bien sûr, ne serait-ce que par respect pour tous ceux qui ont vécu des Jeux Olympiques. J'ai encore beaucoup d'amis qui ont continué la natation après ma retraite, j'ai donc entendu des histoires, des anecdotes sur des sujets dont les médias ne parlent jamais. Le film a beaucoup changé depuis, mais à l'origine, j'étais intéressé par le côté voyeur de l'événement et la curiosité un peu morbide qui l'entoure. En période de Jeux, on voit toujours des reportages plus ou moins sensationnalistes, le village olympique est montré comme l'ultime ghetto élitiste, inaccessible pour le commun des mortels... Je voulais creuser cette curiosité-là. L'athlète est toujours présenté comme un demi-dieu, comme un être parfait qui ne déroge jamais à la règle, mais ce n'est pas vrai. Les sportifs sont des êtres humains avant tout. Quand des photos de Michael Phelps fumant du cannabis ont circulé, les gens étaient outrés... ça cassait le mythe qu'ils s'étaient construits. Le public ne se rend pas compte de la pression qui repose sur les épaules des athlètes. Une pression qu'ils se mettent eux-mêmes bien sûr, mais que leur pays et le public leur imposent aussi. Il faut bien qu'elle s'évacue d'une manière ou d'une autre.

La pression se ressent très bien quand Nadia se retrouve face aux journalistes à plusieurs reprises. Leurs questions, pourtant banales, paraissent soudainement très invasives.

Oui, il y a une vraie violence dans leur quotidien. Les sportifs ont constamment un protocole à suivre, ils sont scrutés de toute part. Même si on a fait une contre-performance qui nous déçoit, on doit passer voir la presse alors qu'on n'est pas du tout dans le bon état d'esprit. Ça peut être un moment très violent. Comme Nadia, la plupart des sportifs se retrouvent un jour ou l'autre dans cette situation inconfortable : ils ont raté leur performance et les journalistes insistent sur cet échec, sans mesquinerie mais c'est plus fort qu'eux.

Vous avez d'ailleurs fait en sorte que Nadia ne soit pas un personnage toujours positif et attachant, loin de l'image idéale d'un athlète.

Je tenais à humaniser la figure sacrée du sportif. Nadia n'est pas une héroïne, elle est parfois désagréable, parfois passive. La construction du personnage était importante. C'est aussi dans cette optique qu'on a renversé la structure narrative "classique" du film de sportif. Pour moi, un athlète avant une compétition n'est pas psychologiquement très intéressant. Tant qu'il reste un effort à fournir, l'athlète est une machine de guerre. Il n'a pas la place ou

l'espace mental de réfléchir à quoi que ce soit. Toute sa concentration est dédiée à sa performance. Comme je voulais réaliser le portrait psychologique d'un athlète de pointe, il fallait que la course soit évacuée dès le premier tiers du récit.

Au cours du film, Nadia tient un discours sur l'égoïsme du sportif qui crée rapidement la discorde au sein de l'équipe... C'est une théorie qui ternit l'image glamour de l'athlète. À quel point est-elle consciente au sein du milieu sportif ?

Il y a beaucoup de déni autour de cette question. Nadia a déjà un pied en dehors de la piscine, elle a une vision différente. Le corps du sportif est son outil de travail, littéralement. De manière inconsciente, on se met rapidement à utiliser des pronoms possessifs : c'est ta nourriture, ton sommeil, ta course, ta compétition. C'est une déformation professionnelle de l'athlète de haut niveau : tout tourne autour de toi et de la performance que tu dois faire. Si on m'avait tenu ce discours alors que je nageais encore, j'aurais sûrement très mal réagi. Ma vie était centrée sur la natation, mes amis étaient des nageurs... Quand on quitte tout ça, on ouvre un peu les yeux.

À quel moment avez-vous casté les quatre nageuses au cœur du film, particulièrement Katerine Savard ?

L'idée de le faire avec des nageuses professionnelles remonte à l'origine du film. Je n'écris jamais mes personnages pour des comédiens en particulier, j'aime le processus de casting donc je n'avais pas spécialement ce quatuor en tête. J'ai rencontré Katerine Savard durant la phase d'écriture. Je la consultais pour gagner en véracité, en précision. Après quelques-uns de nos entretiens, une évidence m'est apparue et j'en ai parlé à ma productrice. Au Québec, tout le monde sait qui est Katerine Savard. C'est un peu notre Laure Manaudou. Ariane Mainville, qui joue Marie-Pierre, est la meilleure amie de Katerine, leur alchimie à l'image était tellement naturelle. Toutes les deux n'avaient jamais fait de cinéma, ça les rassurait beaucoup de jouer ensemble. Hillary Caldwell a été médaillée olympique à Rio. Cailin McMurray, elle, est une nageuse de haut niveau basée à Montréal qui nous a étonnés en audition. Le quatuor fonctionnait bien : on voulait que les quatre relayeuses aient des contrastes. Je ne voulais surtout pas qu'un seul personnage endosse la responsabilité de représenter tous les nageurs olympiques. Il était primordial qu'elles aient des parcours différents et qu'elles soient même physiquement très différentes aussi.



Aviez-vous réfléchi à une alternative, au cas où vous n'auriez pas trouvé les quatre nageuses professionnelles qu'il vous fallait ?

Pas vraiment, je ne me serais jamais rabattu sur des comédiennes. Le papillon est une nage très difficile. Même après six mois d'entraînement, un acteur ne peut pas avoir la technique nécessaire. Le papillon, soit c'est gracieux, soit on a l'air de se noyer ! Et je ne me voyais pas utiliser des effets spéciaux pour coller la tête d'une comédienne sur un corps de nageuse ! Avec l'eau qui éclabousse de partout, ç'aurait été insurmontable... Le projet du film avait ce côté casse-gueule, on devait trouver des nageuses. Le hasard fait que Katerine Savard est l'une des meilleures nageuses de papillon au Québec. Et c'est elle qui nous a le plus épatés en audition. Les astres se sont alignés.

Le choix du titre, et donc du papillon pour la nage de l'héroïne, ne s'est donc pas décidé par rapport à Katerine Savard ?

Non, le titre est venu très tôt. D'une, parce que c'était ma nage de prédilection... Mais aussi parce que Nadia voit la natation comme un cocon dont elle va devoir s'émanciper en prenant le contrôle de sa vie. En d'autres mots, elle doit prendre son envol. Le papillon permettait cette symbolique.

Tourner *Nadia, Butterfly* vous a-t-il fait regretter cette période de votre vie ?

Je n'ai pas de regret non, mais un peu de nostalgie oui ! Mon entourage a beaucoup changé en quelques années. Avant j'étais majoritairement entouré de nageurs, maintenant ce sont des gens du cinéma. Être ramené à cette époque passée, parler avec des gens pour qui la natation est encore une passion vibrante... Tout cela m'a rappelé de très bons souvenirs. J'ai retrouvé des conversations que je pouvais avoir quand j'avais 19 ans. Je pense que cette nostalgie se ressent dans le film. Même si je n'en fais pas un portrait utopique, j'espère qu'on peut ressentir toute la bienveillance de ma démarche. C'est un monde que j'aime encore profondément.

Biographies

Pascal Plante



RÉALISATEUR ET SCÉNARISTE

Pascal Plante s'est fait remarquer avec *Les Faux Tatouages*, son premier long-métrage de fiction, lauréat du Grand prix Focus Québec/Canada au FNC 2017 et sélectionné à la Berlinale 2018. Diplômé de l'Université Concordia à Montréal en 2011, Pascal n'a pas tardé à écrire et réaliser de nombreux court-métrages, incluant *Blonde aux yeux bleus* (Meilleur court-métrage Canadien, VIFF 2015), *Nonna* (Slamdance 2017) et *Blast Beat* (Slamdance 2019). Pascal se décrit comme un cinéphile devenu cinéaste de fiction, au regard de documentariste. *Nadia, Butterfly* est son deuxième long-métrage de fiction, en sélection officielle pour la 73e édition du Festival de Cannes en 2020.

FILMOGRAPHIE

2020

Nadia, Butterfly

Long métrage, Drame sportif

2018

BLAST BEAT

Court-métrage, Comédie

2017

Les Faux Tatouages

Long métrage, Drame romantique

2016

Nonna

Court-métrage, Comédie dramatique

2015

Blonde Aux Yeux Bleus

Court-métrage, Drame

2015

DRUM DE MARDE!

Court-métrage, Comédie

2014

La Génération Porn

Long métrage, Documentaire

2012

Baby Blues

Court-métrage, Drame

2011

La Fleur De l'Âge

Court-métrage, Comédie musicale

2011

Je suis un château de sable qui attend la mer

Court-métrage, Drame



MAISON 4:3 PRÉSENTE

ANTHONY THERRIEN

ROSE-MARIE PERREAULT

LES FAUX TATOUAGES

UN FILM DE PASCAL PLANTE



LES FAUX TATOUAGES est le premier long métrage de Pascal Plante, inédit en Europe et sorti au Québec en février 2018 après sa première mondiale à la Berlinale.

Les Alchimistes en ont fait l'acquisition et seront heureux, partout où cela sera possible, de défendre des projections spéciales de ce très beau premier film.

Synopsis

Théo fête ses 18 ans, s'enivrant de bières bon marché et de l'adrénaline d'un spectacle punk rock brutal. C'est là qu'il rencontre Mag, une jeune adulte fantasque qui l'invite à passer la nuit avec elle. De cette rencontre fortuite naît une idylle avec pour date d'expiration le départ imminent du jeune homme. Théo doit quitter Montréal et repartir à zéro dans une petite ville, loin d'un passé empreint de culpabilité et de remords.

Katerine Savard

NADIA BEAUDRY



Depuis sa première finale internationale aux Championnats panpacifiques de 2010, Katerine Savard est devenue l'une des meilleures nageuses du Canada. Aux Jeux Olympiques de Rio 2016, Katerine a participé au relais 4 x 200 mètres style libre, conduisant le Canada à sa première médaille olympique de l'épreuve. Katerine a établi plusieurs records canadiens autant au papillon qu'au libre. Elle a remporté des médailles d'or aux Jeux du Commonwealth, aux Jeux Pan Américain et aux Championnats du Monde. Après une pause salubre de 5 mois en 2018, Katerine assure aujourd'hui, à 26 ans, la dernière ligne droite de sa carrière de nageuse professionnelle jusqu'aux Jeux de Tokyo. *Nadia, Butterfly* est sa première apparition au cinéma.

Ariane Mainville

MARIE-PIERRE NADEAU

Ariane Mainville, 26 ans, est une athlète de natation qui a commencé à s'entraîner à l'âge de 10 ans. Depuis ses 16 ans, elle compétitionne au niveau national et excelle dans le sprint au crawl. Au niveau professionnel, elle finit son baccalauréat en Design d'intérieur à l'Université de Montréal en 2018. Depuis, elle travaille à temps plein dans une firme de design et architecture tout en poursuivant son entraînement de haut niveau et des études de 2e cycle au HEC de Montréal. Rassembleuse et enjouée, elle a été nommée capitaine de l'équipe canadienne aux FISU 2019 en Italie. *Nadia, Butterfly* est sa première apparition au cinéma.



Hilary Caldwell

KAREN HILL



La double olympienne Hilary Caldwell vit à Victoria en Colombie-Britannique. Son épreuve est le 200 m dos ; elle en a été la détentrice du record canadien. Elle a également remporté une médaille de bronze individuelle aux Championnats du Monde de Barcelone en 2013 et aux Jeux de Rio en 2016, toujours au 200 m dos. Hilary s'est retirée du monde de la natation en 2018 à l'âge de 27 ans. Elle partage aujourd'hui ses expériences d'athlète de haut niveau à travers des conférences dans tout le Canada. *Nadia, Butterfly* est sa première apparition au cinéma.

Cailin McMurray

JESSICA PECKHAM

Cailin McMurray, 18 ans, nage dans un club de Montréal. Elle débute une carrière prometteuse en étant déjà reconnue au niveau national. Elle est spécialiste du 100 m papillon. *Nadia, Butterfly* est sa première apparition au cinéma.



Pierre - Yves Cardinal SÉBASTIEN



Grâce à son rôle de Francis dans le film *Tom à la ferme*, de Xavier Dolan, Pierre-Yves Cardinal a obtenu le prix Jutra du meilleur acteur de soutien en 2013. Il a aussi fait partie de la distribution des films *Anna* de Charles-Olivier Michaud, *Le Garagiste* de Renée Beaulieu, *Le fils de Jean* de Philippe Lioret, *Polytechnique* de Denis Villeneuve et *Dédé à Travers les brumes* de Jean-Philippe Duval. Pierre-Yves compte également une prolifique carrière à la télévision et au théâtre, où il a œuvré tant en français qu'en anglais, incarnant des personnages classiques et contemporains.

John Ralstone ENTRAÎNEUR CHEF CANADA

John Ralston est connu pour ses rôles dans les séries canadiennes HBO *Living in your Car*, *Good God* de Ken Finkleman's ; et dans la série télévisée populaire *Life with Derek*. John a joué aux côtés de l'acteur belge Jean Claude Van Damme dans le film de 2015 *La vengeance dans la peau*, tourné en Chine. Plus récemment, John a tourné au côté d'Adam Brody et d'Andie McDowell dans le long-métrage *Ready or Not* sorti en 2019.



Distribution des rôles

Nadia Beaudry

Marie-Pierre Nadeau

Karen Hill

Jessica Peckham

Sébastien, entraîneur de Nadia

Entraîneur-chef Canada

Massothérapeute

Libanais escrimeur

Italien rameur

Animatrice TV

Katerine Savard

Ariane Mainville

Hilary Caldwell

Cailin McMurray

Pierre-Yves Cardinal

John Ralston

Amélie Marcil

Eli Jean Tahchi

Andrew Di Prata

Marie-José Turcotte

Equipe créative

Écrit et réalisé par

Produit par

Production exécutive

Direction de la photographie

Conception artistique

Conception des costumes

Montage

Son

Design sonore

Mix

Pascal Plante

Dominique Dussault

Sylvain Corbeil

Stéphanie Weber Biron

Joëlle Péloquin

Renée Sawtelle

Amélie Labrèche

Martyne Morin

Olivier Calvert

Stéphane Bergeron

Informations techniques

Genre

Couleur ou N&B

Ratio (image)

Ratio (son)

Durée

Drame

Couleur

1.5:1

Surround 5.1

107 min

Festivals 2020

Festival de Cannes, Sélection Officielle

Alice in the City, Italie

Festival International du Film Francophone de La Roche-sur-Yon, Compétition Nouvelles Vagues

Rencontres Culture et Cinéma de Vence

Les Œillades, Festival d'Albi

Warsaw Film Festival, Pologne

B3 Biennial of the Moving Image, Allemagne

Adelaide Film Festival, Australie

Busan International Film Festival, Corée du sud

Sao Paulo International Film Festival / Mostra Internacional de cinema, Brésil

Denver Film Festival, Etats-Unis